

À propos du livre

La Peste (1947)

Texte écrit par Svantje Guinebert
Traduction par Guillaume Luschei

Dans son œuvre *La Peste*, Albert Camus réussit à effectuer une remarquable prestation magistrale - et, je pense également, une production artistique enviable pour tous les lecteurs : Camus relie la clairvoyance, la rectitude et le sens des réalités à l'optimisme, à la philanthropie et à l'engagement solidaire face aux abîmes catastrophiques. Il travaille et élude dans ce roman des observations et des réflexions concernant ses expériences personnelles au temps de l'occupation de la France durant la période du nazisme. Le soupçon ou la crainte que la lecture de ce roman équivaldrait à une prise en compte pessimiste, oppressante et bien trop humaine face à une catastrophe est infondé : Camus nous présente l'illustration et la réflexion des possibilités de l'humanité sans avoir recours à une attitude doctorale et impérieuse d'un point de vue moral et sans devenir importun, mais en revanche il le fait clairement et avec une intransigeante humanité.

Par la perspective de Rieux, un médecin d'Oran, « une ville tout à fait normale », nous apprenons l'existence d'incidents mystérieux qui se révéleront rapidement comme le début de la peste. Au cours des prochains mois, les rats commencent à mourir dans les rues et bientôt aussi les hommes. Même si quelques dirigeants et représentants permanents ont du mal à nommer la catastrophe par son nom, toutes tactiques de refoulement restent infructueuses. Pour les habitants de la ville, qui est coupée du monde extérieur, il ne s'agit bientôt plus que de mourir, de s'enfuir ou de combattre ensemble aussi bien que possible cette maladie.

Il est entre autres fascinant et désarmant de voir comment Camus réussit à donner, à travers les personnages divers, très particuliers et subtilement travaillés, la parole à de nombreuses voix différentes qui produisent un plaidoyer commun varié en faveur de l'impartialité, de la magnanimité et de l'humanité. Camus précise : il ne s'agit pas d'être un héros (« ... mais vous savez, je me sens plus de solidarité avec les vaincus qu'avec les saints. Je n'ai pas de goût, je crois, pour l'héroïsme et la sainteté. Ce qui m'intéresse, c'est d'être un homme. » 1947¹, 1982 : 230), il ne s'agit pas non plus de se sacrifier d'une certaine manière (« Rien au monde ne vaut qu'on se détourne de ce qu'on aime » 1947¹, 1982 : 191) — peut-être qu'il ne s'agit uniquement de ne pas se positionner du côté des meurtriers et de se placer du côté des victimes (« Lui non plus, remarquez-le, je ne peux pas dire que je le connaisse. Mais il faut bien s'entraider » 1947¹, 1982 : 25. « Je dis seulement qu'il y a sur cette terre des fléaux et des victimes et qu'il faut, autant qu'il est possible, refuser d'être avec le fléau. Cela vous paraîtra peut-être un peu simple, et je ne sais si cela est simple, mais je sais que cela est vrai. 1947¹, 1982 : 229).

En plus de la présentation calme et claire des événements et du regard philanthropique sur les personnages tout de même très divers, les réflexions des personnalités qui se réunissent dans ce roman ont un effet tout à fait fascinant. Au sein de la catastrophe, des amitiés s'amorcent entre plusieurs d'entre eux, ce qui invite les lecteurs à réfléchir sur leur propre bonheur, sur leurs abnégations, sur leurs objectifs enviables, sur les moyens permis, sur l'important et l'insignifiant. Ici se dévoile de manière formulée ce qui a déjà été mentionné dans le rassemblement et la présentation des protagonistes, notamment l'idée de Camus de la valeur de chaque individu : Nous trouvons des illustrations littéraires de son idée de révolte au fond d'une multitude de configurations, d'actions et de conversations.

Que signifie cette révolte ? Communément, l'activité de Camus est divisée en trois phases créatrices : la phase durant laquelle l'absurde est d'importance centrale (particulièrement dans « Le mythe de Sisyphe », « L'étranger », « Caligula »), suivie par la phase de révolte (particulièrement dans « L'homme révolté ») avant que la mesure et l'amour soient mis au premier plan pendant la troisième phase (particulièrement, mais malheureusement inachevée dans « Le premier homme »). *La Peste* peut être classée dans la deuxième phase : le roman est une illustration de ce qui pourrait signifier le fait d'agir comme un individu engagé, pour et avec ses semblables, ainsi qu'une attitude solidaire soit suffisamment considérée. Cette attitude solidaire résulte de la prise en compte du fait qu'il existe un point commun humain fondamental. Ce dernier consiste en ce que signifie l'existence humaine pour chaque individu ainsi que pour tous — à savoir le fait de vivre en tant qu'humain dans un monde dans lequel les questions sur un sens supérieur aux humains demeurent sans réponse et dans un monde dans lequel les besoins de justice et de faveur restent insatisfaits. Nous nous retrouvons en tant que créatures réfléchissantes possédant des sentiments dans un monde qui ignore notre désir d'un ordre (donnant un sens) : « L'absurde naît de la confrontation entre l'appel humain et le silence déraisonnable du monde » (1942¹, 2019 : 40).

La révolte exigée de Camus consiste en le fait de ne tout de même pas abandonner l'espoir et le besoin de la justice, mais de reconnaître et d'apprécier la valeur du fait que l'homme peut demander, espérer et agir en conséquence. « C'est pour toutes les existences en même temps que l'esclave se dresse, lorsqu'il juge que, par tel ordre, quelque chose en lui est nié qui ne lui appartient pas seulement, mais qui est un lieu commun où tous les hommes, même celui qui l'insulte et l'opprime, ont une communauté prête » (1951¹, 2020 : 30). Il est remarquable que la révolte implique la limite de sa propre réalisation et de son aboutissement : Puisqu'il s'agit en fin de compte de savoir apprécier l'homme pour son fond marqué par la liberté et ses possibilités, les actes de révolte ne visent jamais à sacrifier un individu — peut importe s'il est bourreau, juge, victime ou témoin — et ainsi de le priver de la possibilité d'agir correctement ou de réparer un dommage.

Il est alors certain, qu'il ne s'agit pas d'après Camus de condamner à mort même un seul homme (ce qui est loin de se produire uniquement par des procès judiciaires, car aussi dans le quotidien, un acte de condamnation de quelqu'un d'autre peut égaler à une condamnation à mort) au nom d'une cause importante ou au nom d'une idée abstraite. Hannah Arendt avait écrit conformément que le bien absolu n'existerait pas, mais par contre, que le mal absolu existe si quelqu'un croit avoir trouvé le bien absolu. Si la révolte est basée sur le fait que tout le monde doit rester intégré au cœur de celle-ci

et que tout le monde doit être apprécié, on doit obligatoirement rejeter la réalisation impitoyable de l'idée du bien. Apprécier la bonté différente d'autres personnes fait également partie du bien.

Y compris dans ce sens, nous pouvons considérer les divers personnages qui combattent dans ce roman la peste (et qui perdent parfois ce combat) comme des exemples de questions, recherches ainsi que de découvertes individuelles, non dans un sens héroïque, mais tel le sens de Camus du parcours digne et appréciant de l'humain.

Camus (1942) : *Le Mythe de Sisyphe*, Paris: Gallimard, 1942¹.

Camus (1947¹, 2013) : *Die Pest*. Hamburg: Rowohlt, 2013 [Original: *La Peste*, Paris: Gallimard, 1947].

Camus (1951) : *L'Homme révolté*, Paris: Gallimard, 1951¹.